

aussi heureuse que la vôtre ; mais, telle qu'elle est, elle domine toute mon intelligence ; elle n'est absente d'aucune de mes pensées. Comment me laisserait-elle méconnaître le sens austère, le sens divin que Dieu a caché dans chaque loi de notre vie, et qui prolonge au-delà de la terre la chaîne de nos devoirs, de nos tendresses, de nos espérances?... Non, non... je n'apportais point à l'acte le plus grave, le plus décisif de la destinée d'un homme, cette légèreté, cette insouciance, cette froideur que votre juste colère a flétries, que votre dédaigneux conseil a châtiées !... et cependant ce conseil, je le suivrai, je vous le promets !

HÉLÈNE, *d'une voix basse.*

Oubliez-le, je vous prie ; oubliez-le.

PAUL, *très ému*

Je ne le puis maintenant ; je ne puis promettre désormais à aucune femme une fidélité exempte de trouble, d'amertume... pure de regret.

HÉLÈNE.

Je ne sais, monsieur du Kerdic, si je vous comprends !... mais ceci n'est qu'une chimère indigne de nous deux... Dans une heure, vous n'y penserez plus... Voici la nuit tout-à-fait... J'ai été bien imprudente... Vous allez me conduire encore quelques pas, et puis vous me laisserez?... — Monsieur du Kerdic, croyez-moi, prenez hardiment la main d'une gentille petite femme, qui sera honnête, pieuse et fidèle ; en attendant, prenez la mienne en signe d'adieu, — de bon souvenir, — d'amitié ! (Paul saisit la main qu'Hélène lui offre.)

UNE VOIX DE TONNERRE, *sortant du bois.*

Sur la joue, mon garçon ! sur les deux joues ! ou tu n'es qu'une poule mouillée ! (Au même instant le général se précipite dans la clairière ; la baronne le suit en courant et en criant.)

LA BARONNE.

Non pas, s'il vous plait !... Méchante fillette, que tu m'as inquiétée !

HÉLÈNE, *l'embrassant avec effusion.*

Ma mère !

LE GÉNÉRAL, *ouvrant les bras.*

Et votre père, ma mignonne ! Est-ce qu'on n'embrasse pas son vieux père ? (Hélène, interdite et hésitante, interroge sa mère du regard.) Je vous dis que je suis le père de ce bavard-là. Ainsi embrassez-moi, que diable ! (Il la serre sur son cœur ; Hélène s'échappe tout effarouchée.)

LA BARONNE.

Vous allez tout faire manquer, vous, vous allez voir, avec vos jolies façons !... Pauvre petite, comme elle tremble !... Allons, tu n'es pas raisonnable. Nous avons tout entendu, le général et moi. Vous êtes deux grands enfans, voilà tout ! Venez-vous, messieurs ? (Elle prend le bras d'Hélène, et l'emmène continuant de lui parler.) Je ne puis cependant me dispenser, ma fille, de vous faire remarquer qu'une forêt, surtout à la nuit tombante, n'est pas un séjour convenable pour une jeune personne. (Elles s'éloignent.)

LE GÉNÉRAL, *à Paul,*

Et toi, te voilà resté là comme un mât de cocagne ! Suivons la piste, morbleu ! (Il lui prend le bras.) Et ne viens pas me dire que tu ne veux pas l'épouser, après l'avoir compromise indignement... Sinon je répare tes torts, et je l'épouse, moi,.... net !

PAUL.

Mais, mon père, dites-moi au moins qui j'épouse... et avant tout, est-ce une demoiselle, une veuve, quoi ?

LE GÉNÉRAL.

Chut ! mon garçon ! elle est veuve, — mais avec des circonstances... qui te feront plaisir. Je te conterai cela. (Ils disparaissent dans le bois.)

OCTAVE FEUILLET.

FIN

Semaine Littéraire du Courrier des Etats-Unis.

# ADELINÉ PROTAT

PAR

HENRY MURGER.

NEW-YORK,  
CHARLES LASSALLE, ÉDITEUR.

73 Franklin Street.

1853

## A DELINE PROTAT.

I.

### LE DÉSIGNEUX.

Chaque année, au retour de la belle saison, les peintres paysagistes s'abattent par essaims dans les environs de Fontainebleau. Le village de Barbizon, qui avoisine une des plus remarquables parties de la forêt, connue sous le nom de *Bas-Bréau*, demeura longtemps le séjour favori des artistes, et leur présence annuelle dans ce pays a été une source de fortune pour deux ou trois aubergistes qui s'y étaient établis. L'une de ces hôtelleries est même comprise parmi les curiosités que les itinéraires désignent aux voyageurs, et ceux-ci ne manquent pas d'aller visiter son réfectoire, où beaucoup de peintres illustres ont laissé sur les murailles une trace de leur passage et formé ainsi une espèce de musée qui est une véritable richesse pour le propriétaire. Mais depuis quelque temps, Barbizon et Chailly ont trouvé des concurrents dans deux ou trois villages situés à l'extrémité de la forêt, sur des points où elle renferme des sites moins parcourus, et par conséquent moins exploités. Les nouvelles résidences préférées aujourd'hui par les colonies d'artistes nomades sont Bourron, Montigny, Marlotte et Recloses, bâti à pic sur un rocher élevé, duquel on découvre une immense étendue de pays.

Vers le milieu du mois d'août, à l'heure la plus chaude d'une brûlante journée de moisson, un jeune homme que la voiture qui fait le service entre Fontainebleau et Nemours venait de déposer au bas de la montagne de Bourron, s'en-

gagea, après avoir traversé ce village, dans le chemin rural qui relie Bourron à Montigny. Le voyageur semblait accablé par la chaleur suffocante qui tombait du ciel incendié; la sueur ruisselait de son visage, et avait pénétré le feutre de son chapeau gris à larges bords. Pour assurer sa marche autant que pour alléger la pesanteur d'un sac qui paraissait bourré outre mesure, il s'appuyait sur un long bâton dont l'extrémité ferrée faisait jaillir des étincelles chaque fois qu'elle rencontrait du grès ou du pavé. Ce piéton, dont le costume et les allures indiquaient au premier examen un artiste touriste, s'appelait Lazare, et se rendait au village de Montigny, où il avait coutume d'habiter depuis deux années. Derrière lui, à quelque distance, cheminait traînant le pied comme un gibier blessé, un jeune paysan qui paraissait âgé de douze à treize ans. Lui aussi ployait l'échine sous le poids d'une lourde boîte sur laquelle étaient bouclés un chevalet de campagne et un de ces grands parasols en toile blanche dont les peintres se servent pour se ménager une lumière égale lorsqu'ils travaillent en plein air. Lazare et le jeune paysan traversaient alors une grande plaine très animée par les travaux de la moisson. A chaque minute, l'éclat du soleil, en frappant le fer des faucilles, allumait un éclair dans la main des moissonneurs à demi cachés dans l'épaisseur des sillons, et dont les rumeurs effarouchaient les bandes d'alouettes qui tournoyaient au-dessus des blés, inquiètes de leur couvée. A la droite des deux piétons, derrière la ligne mobile de peupliers qui indique le cours du Loing, un horizon peu accidenté, rappelant

les terrains plats de la Beauce, prolongeait ses lointains bleuâtres jusqu'aux confins du Gâtinais. On apercevait distinctement Grez, qui fut autrefois une ville, et où se trouvent encore les ruines informes d'un château bâti par la reine Blanche pendant sa régence. A côté de ces débris, on voit une église qui marque, au dire des archéologues, la première époque du temps où l'influence de l'architecture sarrasine, rapportée des croisades, commença à se faire sentir dans les monuments. A peu près dans la même direction, mais à un point plus reculé de l'horizon, entre Nemours et La Chapelle de la Reine, le sommet noirci de la haute tour de Larchant s'élève au-dessus de la profonde vallée où est situé ce bourg, qui fut un point d'occupation militaire à l'époque de l'invasion des Gaules, et devint au moyen âge une place fortifiée et un lieu de pèlerinage célèbre où les fidèles venaient de plus de vingt lieues à la ronde pour adorer les reliques de saint Mathurin. A la gauche des voyageurs, la lisière de la forêt de Fontainebleau s'étendait, enfermant de ce côté le pays par une ligne de verdure qui s'en allait rejoindre le village de Bourron à l'endroit où passe la route qui conduit à Nemours. Au bas de cette sorte de rampe, les maisons de Marlotte élevaient leurs toitures rousses. Devant eux, et dans la même direction qu'ils suivaient pour se rendre à Montigny, la rivière du Loing découpait ses pittoresques sinuosités, en arrosant la campagne fertile au bout de laquelle se trouve la petite ville de Moret, où le marteau de l'embellissement public fait tomber chaque jour quelques débris des anciennes constructions qui faisaient de cette bourgade une véritable curiosité historique.

Bien que le pays qu'il traversait ne fût pas nouveau pour lui, puisqu'il l'avait déjà habité, Lazare s'arrêtait quelquefois pour regarder autour de lui cette vaste campagne surprise en plein travail de fécondité, et dans un seul jour payant à la faucille le prix des laborieux travaux qu'elle avait pendant un an coûtés à la charrue. Durant les courtes haltes que faisait son compagnon, le jeune paysan déposait son fardeau à terre, s'asseyait dessus gravement, et, posant la tête dans ses mains, il semblait s'abîmer dans des réflexions profondes; puis, quand il entendait retentir sur le chemin le bâton ferré de l'artiste, il rechargeait la boîte sur ses épaules, essayait avec la manche de sa blouse une larme qui roulait dans le coin de ses yeux, et re-

prenait sa route en poussant un gros soupir. L'un suivant l'autre, ils marchaient ainsi depuis environ une demi-heure, et les premières maisons de Montigny étaient encore à une distance assez éloignée.

— Ces diables de lieues de pays n'en finissent pas, murmura l'artiste en s'essuyant le front; plus on approche, moins on arrive.

Et comme il avait insensiblement ralenti sa marche, le petit paysan, qui avait maintenu son allure, se trouva bientôt sur ses talons. Lazare, qui s'était retourné machinalement, s'aperçut alors de la tristesse peinte sur le visage du jeune garçon. Il remarqua aussi que ses yeux étaient rougis par des larmes récentes.

— Ah ça, mon pauvre Zéphyr, lui demanda-t-il amicalement, où as-tu pris cette mine d'enterrement? Sais-tu que tu m'as accueilli assez mal quand je suis arrivé à Bourron tout à l'heure? Quand je suis parti l'an passé, tu pleurais presque en venant me conduire à la voiture, et maintenant tu pleures en me voyant revenir: ce n'est pas naturel, mon garçon. Est-ce que tu aurais du chagrin? Le père Protat t'aurait-il battu un peu plus que de coutume? Tu dois commencer à t'y habituer pourtant. Il ne faut pas lui en vouloir; il a la main un peu prompte, mais pas trop lourde, et le plus souvent il y a de la caresse dans ses tapes. D'ailleurs, si tu es paresseux comme un loir, tu n'es guère plus douillet qu'un bœuf, et les coups ne t'émeuvent guère. Et puis réfléchis, Zéphyr, que si le bonhomme Protat a toujours une chiquenaude au bout des doigts, mieux vaut qu'elle tombe sur ton nez que sur le mignon visage de la mignonne Adeline. Est-ce vrai, mon garçon? Lève un peu les yeux, qu'on te voie. Tu n'as pas changé, va; tu as toujours ta bonne figure, moitié bonté, moitié bêtise, un peu triste cependant, un peu fatiguée même. Ah! j'y pense: tu n'as peut-être dormi que douze heures, et ça ne fait pas ton compte.

— Excusez-moi, monsieur Lazare, je n'ai pas dormi du tout la nuit passée, ni l'autre nuit, ni celle d'avant, répondit Zéphyr en traînant la voix.

Il y avait dans ces simples paroles un accent d'affliction si pénétré, que Lazare ne put s'empêcher d'examiner le jeune paysan avec plus d'attention. Celui-ci s'étant aperçu de l'examen dont il était l'objet, avait baissé les yeux comme s'il eût craint que ses regards ne révélassent les pensées qui semblaient agiter son esprit; et,

comme s'il eût voulu éviter de nouvelles interrogations auxquelles il ne souhaitait pas répondre, il essaya de retarder sa marche et de mettre entre ses pas et ceux du jeune homme la distance qui les avait séparés pendant la première partie du chemin; mais Lazare, que l'attitude dolente de son compagnon commençait à étonner et même à intriguer, le rappela auprès de lui et le força à régler son pas sur le sien. Quoi qu'il pût faire cependant, et si habilement qu'il s'y prit, il ne put rien apprendre ni même rien deviner du secret qui causait la tristesse de Zéphyr. Celui-ci s'obstinait dans son silence, et, si la politesse l'obligeait quelquefois à le rompre quand Lazare le pressait trop vivement, il ne répondait que par d'insignifiantes paroles auxquelles la plus ingénieuse subtilité n'aurait pu faire dire que ce qu'elles disaient réellement — oui ou non. Durant cette petite lutte entre la curiosité de Lazare et la discrétion de Zéphyr, on était arrivé au village de Montigny. Tous les habitants étant occupés aux champs, le peintre traversa d'un bout à l'autre la grande rue sans rencontrer aucune figure de connaissance, sinon quelques petits enfants que sa grande barbe avait d'abord effrayés les années précédentes, mais que Lazare avait su apprivoiser en leur achetant des joujoux le jour de la fête du pays. En reconnaissant leur bon ami le désigneux (c'est le nom qu'on donne aux artistes dans le pays), les bambins l'entourèrent en poussant des cris joyeux et ne le laissèrent continuer sa route que lorsqu'il les eut embrassés les uns après les autres.

— Enfin nous voilà arrivés, dit Lazare en entendant le bruit prochain causé par le barrage établi en amont du moulin de Montigny. Allons, Zéphyr, un peu de courage, mon garçon; nous allons nous débarrasser de nos fardeaux et boire un bon coup de vin frais sous la tonnelle du père Protat.

Mais en parlant ainsi, Lazare s'aperçut que le jeune paysan était disparu; seulement, avant de s'enfuir, il avait eu la précaution de déposer sur un banc de la rue la boîte à peindre et le parasol de l'artiste.

— Que diable est-ce qui prend à ce petit drôle? murmura celui-ci en retournant sur ses pas pour aller chercher les objets abandonnés par Zéphyr. Est-ce qu'il est devenu fou? L'an dernier il n'était qu'imbécile.

Très embarrassé par le surcroît de charge qui venait de lui tomber sur les épaules, Lazare

reprit sa marche, ralentie autant par l'incommodité que par le poids de son fardeau. Heureusement qu'il ne lui restait plus à faire qu'une centaine de pas. Comme il arrivait harassé devant la maison où il se rendait, il aperçut à la fenêtre du premier étage la figure enluminée du bonhomme Protat, en train d'évider un sabot déjà à moitié dégrossi.

— Eh! père Protat! s'écria Lazare en faisant au sabotier signe de descendre, venez donc m'aider à monter mes bagages. Je sue comme un mulet qui revient de la foire.

Le père Protat mit le nez à la fenêtre, et en voyant l'artiste seul et chargé en effet comme une bête de somme, sa surprise fut si grande qu'il laissa tomber à terre son sabot et son émarcoir.

— Eh bien! s'écria-t-il quand il fut descendu sur le seuil de la porte, qu'est-ce que vous avez donc fait de Zéphyr?

— Zéphyr m'a planté là au milieu de la rue il y a cinq minutes. Je ne sais pas quelle mouche l'a piqué, mais il s'est envolé sans dire gare.

— Ah! le petit gredin! Quelle mitonnée de calottes je vais lui faire chauffer pour son souper! murmura entre ses dents le père Protat, qui aidait Lazare à se débarrasser de ses bagages.

— Vous m'obligeriez, au contraire, en ne le maltraitant pas, dit Lazare. Ce pauvre garçon a quelque chagrin caché sans doute, car il m'a paru fort triste. C'est à peine s'il m'a dit quatre mots tout le long de sa route, et je me suis aperçu qu'il avait pleuré... J'ai voulu le confesser afin de le consoler s'il était en peine; mais il est resté bouche close. Peut-être bien est-ce aussi que vous le brutalisez un peu trop.

— Allons donc! fit le sabotier, est-ce que j'ai mauvais cœur! et si je le corrige, n'est-ce pas pour son bien? Faudrait-il, par hasard, mettre des gants pour lui tirer les oreilles, à ce fainéant, qui passerait sa vie couché à côté de la besogne, si on ne le réveillait pas avec des torgnoles? C'est né sur la paille et ça voudrait vivre comme un fils de millionnaire, en regardant l'eau couler. Voyez-vous, monsieur Lazare, je suis encore trop doux avec lui, et il arrive plus d'une fois que Zéphyr va se coucher sans avoir reçu le compte des horions qu'il a gagnés dans la journée. Aussi est-ce pour cela qu'il ne change guère. Fer mal battu, fer mal forgé.

Tout en causant, Lazare et son hôte étaient entrés dans une chambre basse qui semblait

avoir destination de salle à manger. Un couvert était préparé sur une table garnie d'une nappe de grosse toile bien blanche exhalant l'odeur de la lessive. La table était placée auprès d'une fenêtre ayant vue sur la rivière du Loing, dont l'eau claire et rapide comme celle d'un torrent baignait le jardin planté devant l'habitation du père Protat.

— Père Protat, dit Lazare en se laissant tomber sur une chaise, j'ai dans le ventre quinze lieues de voiture à jeun, et dans le gosier deux lieues de poussière; ainsi j'étrangle de soif et je meurs de faim.

— Un peu de patience. La *petiote* est au fourneau et s'occupe de vous, répondit le sabotier. On va vous servir une matelotte d'anguilles qui frétilaient encore il n'y a pas une heure dans la boîte à poisson du meunier. Notre voisin le charcutier a tué un porc hier, et comme je vous attendais ce matin, je vous ai fait préparer des andouillettes comme vous aimiez tant les manger l'an dernier. Quant au dessert, vous irez le cueillir vous-même: il vous attend au bout des branches de l'espalier; mais en attendant que le déjeuner soit prêt, si vous souhaitez vous désaltérer, nous allons trinquer à votre bon retour parmi nous.

Et ce disant, le père Protat emplit jusqu'au bord un large verre anciennement doré qui était sans doute la pièce d'honneur de son rustique dressoir, et dont l'usage devait être exclusivement réservé pour les grandes solennités domestiques.

— Pourquoi me donnez-vous ce verre-là? dit l'artiste en jetant à son hôte un regard de reproche amical. Je pourrais avoir le malheur de le briser, et je ne m'en consolerais pas, ni vous non plus; car vous y tenez, vous me l'avez dit plus d'une fois.

— Oui, sans doute, je l'ai dit et je le répète, fit le sabotier d'une voix émue en regardant le grand verre à fleurs. J'y tiens presque autant qu'à l'un de mes membres; c'est un cadeau de ma défunte; elle me l'a donné le jour de ma fête, qui tombait précisément la veille de notre mariage; ça me repousse loin, ces souvenirs-là, monsieur Lazare, car voilà bientôt trente ans que j'ai dansé à ma noce. Ah! nous faisons un joli couple, ma chère femme et moi. Si le bon Dieu est fâché de la manière dont j'aurai vécu, quand je trépasserai, il pourra bien, s'il veut, m'envoyer dans son enfer: je n'y oublierai pas

les quinze ans de paradis que m'aura donnés ma pauvre Française.

— Père Protat, dit l'artiste véritablement touché par ce naïf regret si simplement exprimé, voulez-vous me faire le plaisir de boire avec moi à la mémoire de votre femme?

— Ah! monsieur Lazare, exclama le bonhomme avec une cordiale vivacité, de tout mon cœur.

Et, après avoir respectueusement retiré son bonnet de coton, il approcha son verre de celui de Lazare.

— De tout mon cœur aussi, brave homme, répondit le peintre en retirant également son chapeau.

Cette marque de respect donnée par un étranger au souvenir de sa femme parut causer au sabotier une impression qu'il n'eut pas la force de contenir, car il s'empara de la main du jeune homme et la serra dans la sienne avec une telle rudesse, qu'elle arracha à Lazare un tressaillement involontaire.

Le père Protat, qui s'était mépris sur la cause de ce mouvement, craignit sans doute de s'être montré trop familier, et commença une litanie d'excuses; mais Lazare l'arrêta tout à coup.

— Eh quoi! lui dit-il, auriez-vous honte de m'avoir rendu témoin d'une sensibilité qui atteste l'excellence de votre cœur? Ignorez-vous donc qu'il est des circonstances où l'on est aussi coupable en dissimulant un bon sentiment qu'en essayant de cacher une mauvaise pensée?

— Vous parlez bien, fit le bonhomme, dont la figure reprenait progressivement son apparence d'humeur réjouie.

— Mais je mangerais encore mieux, répliqua Lazare en frappant sur son assiette avec un couteau.

— Justement voici votre déjeuner qui descend, fit le sabotier. En effet, un pas léger qui semblait se hâter ébranlait l'escalier de bois par lequel on atteignait à l'étage supérieur.

— Arrive donc, *petiote*, cria doucement, si cela peut se dire, le père Protat à sa fille, qui venait de paraître au bas de l'escalier tenant un plat dans ses mains; voilà M. Lazare qui meurt de faim.

— Eh! bonjour, mignonne, dit l'artiste en prenant la taille de la jeune fille; et avant qu'elle eût pu se dégager, ce qu'elle tenta au reste bien faiblement, il l'avait embrassée sur le front. Cette chaste et familière caresse, que la présence de son père rendait toute fraternelle, fit

cependant naître une vive rougeur sur le visage de la jeune Adeline, et, pour cacher son embarras, elle fit semblant de ranger quelque chose sur la table, où toute chose était à sa place.

Adeline Protat allait avoir dix-huit ans, et c'était à peine si on lui en eût donné quinze, tant l'épanouissement de sa jeunesse était resté tardif. Délicate comme le sont presque toujours les enfants dont les premières années ont été tourmentées par ces cruelles maladies qui sont le martyre des mères, les vives couleurs de sa santé, qui depuis peu de temps seulement n'inspiraient aucune crainte, commençaient à nuancer son visage pâli par des souffrances hâtives; mais ce tendre coloris n'avait aucune ressemblance avec le fard champêtre que la vivacité de l'air des champs plaque sur les joues des paysannes en couches de vermillon brutal. Adeline avait une petite tête bien proportionnée avec son corps frêle et mignon; ses traits, empreints d'une douceur quasi-sérieuse, offraient un mélange où l'élégance se mêlait confusément à la naïveté. En l'examinant avec soin, on aurait pu comparer sa physionomie à un dessin retouché par un maître habile, qui, sans altérer l'expression originelle, l'aurait comme enoblie en rectifiant l'irrégularité du contour primitif. Par une habitude où la coquetterie pouvait ne pas être étrangère, Adeline restait la tête nue en toute saison, et prenait un soin particulier de ses jolis cheveux châtains, fins comme la soie la plus fine, et qu'elle portait en bandeaux plats et luisants, ramenés derrière ses oreilles, dont le dessin pur et la blancheur se trouvaient ainsi mis en relief par le voisinage de sa chevelure foncée. Bien qu'il fût en apparence celui des femmes de la campagne, son costume se distinguait par l'harmonie qui régnait dans la couleur paisible des étoffes communes et grossières qui le composaient. Les tons criards ne s'y injuriaient pas entre eux par ces violentes oppositions que les villageoises combinent à dessein dans leurs vêtements, et que l'on peut, même à la ville, remarquer dans la toilette d'une certaine classe de femmes qui forment comme le conservatoire du mauvais goût. Adeline taillait d'ailleurs et cousait elle-même ses habits, et elle savait toujours risquer à propos quelque ingénieux coup de ciseau qui donnait de la tournure au vêtement le plus vulgaire. Dans l'arrangement de sa personne, dans sa démarche, dans ses attitudes et ses mouvements, enfin dans toutes ses façons d'être ou d'agir, cette jeune fille, encore enfant

par les apparences, indiquait en elle une recherche de distinction qu'elle atteignait avec d'autant plus de facilité, qu'elle y était portée par ses instincts naturels. Sa voix, qui n'avait aucun accent de terroir, était très douce. Elle la traînait quelquefois comme font les personnes qui s'écoutent parler et veulent qu'on les écoute. Il y avait certains mots insignifiants par eux-mêmes auxquels sa façon de les dire donnait un charme qu'on subissait sans pouvoir s'en rendre compte. Quant à son langage, il suffisait de l'avoir entendue causer cinq minutes pour deviner que ce n'était pas seulement aux leçons du magister communal qu'elle avait appris à s'exprimer avec autant de correction et de facilité.

Pour achever l'ébauche de ce portrait rapide, qui se trouvera complété plus tard, entre autres singularités de nature à étonner chez une petite paysanne, fille du sabotier d'un petit village, nous ajouterons qu'Adeline avait des mains, sinon très pures de forme, au moins suffisamment soignées pour ne pas faire un contraste trop violent avec la délicatesse un peu malade de sa personne. Il était évident que ces petites mains ignoraient les durs travaux de la vie rustique. En effet, pour des raisons que nous ferons connaître, et qui donneront l'explication de certains détails qui pourraient sembler étranges dans le portrait de cette jeune fille, Adeline n'avait jamais mis le pied dans les champs, et son père possédait cependant quelques arpents de différents rapports qu'il faisait valoir lui-même, tout en exerçant son état. Impuissante et inhabile à tout ce qui était travail pénible ou grossier, Adeline n'aurait pas su, comme beaucoup de jeunes filles de son âge et de sa condition, sarcler un champ, botteler une gerbe ou biner une vigne; son père avait été obligé de prendre à gages une vieille voisine, qui faisait dans la maison le gros de la besogne, tel que veiller la basse cour, où voletaient une quarantaine de canards, poules et dindons, soigner la petite mule, traire la vache et préparer les repas. Adeline entretenait seulement le linge et veillait surtout à ce que la plus grande propreté régnât dans la maison; un grain de poussière resté sur un meuble, une goutte d'eau répandue sur le carreau, suffisaient pour l'inquiéter, comme une hermine qui voit sa robe tachée. Aussi, la vieille Madelon, qu'elle tourmentait sans cesse à ce propos, aurait-elle pu, au bout d'un certain temps, être appréciée par une ménagère flamande.

Telle était cette jeune fille, peut-être dange-reusement gâtée par l'aveugle bonté de son père, dont la tendresse savait trouver pour elle un langage et des manières qui pouvaient surprendre chez un paysan, et surtout chez un homme connu, comme il l'était, par une brusquerie allant quelquefois jusqu'à la brutalité. Adeline n'ignorait par l'étendue de son influence sur la volonté paternelle, qu'un simple mot de sa bouche rendait malleable comme une cire; mais il faut déclarer à sa louange qu'elle n'en abusait pas: elle apportait, au contraire, une grande modération dans l'exercice de son despotisme. Lazare, que deux ans de séjour dans la maison avaient rendu familier avec le père Protat, lui avait souvent représenté qu'il agissait peut-être avec imprudence en aliénant aussi complètement son autorité entre les mains d'une enfant, et que cette faiblesse dont il faisait preuve pourrait par la suite devenir nuisible à sa fille et lui préparer des regrets à lui-même. A ces sages remontrances, le bonhomme Protat secouait négativement sa tête grisonnante, et répondait avec orgueil que sa fille avait été trop bien élevée pour désirer jamais quoi que ce soit que son devoir de père le mit dans l'obligation de refuser.

— C'est égal, reprenait alors Lazare en secouant la tête à son tour, j'ai dit ce que j'ai dit: vous agissez légèrement, et la façon dont Adeline a été élevée, au lieu de vous rassurer sur son compte, devrait précisément vous inquiéter.

Le sabotier, qui n'aimait pas à être contrarié sur ce chapitre, répliquait ordinairement de manière à faire comprendre au jeune homme qu'il éprouvait de la répugnance à s'entendre contredire.

Durant les premiers instants de son repas, Lazare, dont l'appétit avait été aiguisé par un voyage de dix-huit lieues, car il arrivait de Paris, se jeta sur le premier plat qu'on lui servit avec une véritable voracité. Le père Protat, voulant laisser à son hôte le temps d'apaiser sa première faim, gardait le silence et se tenait à quelque distance de l'artiste, autour de qui se mouvait Adeline, veillant toujours à ce qu'il eût du pain coupé auprès de son assiette, remplissant son verre dès qu'il était vide, et ne lui donnant pas le temps de rien demander qu'il ne le trouvât aussitôt sous sa main. Cet empressement dégagé de toute forme servile était remarqué de celui qui en était l'objet, et de temps en

temps il laissait échapper un geste affectueux ou une obligeante parole qui semblait doubler le plaisir que la jeune fille éprouvait à l'entourer de ses soins.

— Voilà du poisson délicieux, s'écria Lazare, et merveilleusement accommodé. Il faudra que j'en complimente Madelon; mais à propos, où donc est-elle?

— Elle est à la cuisine, répondit Adeline. Je vais la rejoindre, et je lui dirai que vous avez trouvé la matelotte à votre goût; ça lui fera plaisir, car elle avait bien peur de ne pas la réussir.

Au même instant, la vieille servante, de qui l'on parlait, parut sur le seuil de l'escalier.

— Eh! bonjour, mère Madelon! s'écria Lazare, qui l'aperçut le premier. Arrivez donc que l'on vous complimente! Savez-vous que vous êtes devenue un vrai cordon bleu?

— Dam, monsieur Lazare, dit la vieille en faisant une révérence, on sait que vous êtes une fine bouche, et on tâche de se distinguer. Vous allez me dire si vous êtes content de ça, ajouta-t-elle en déposant sur la table le plat qu'elle tenait dans ses mains. C'est de la viande peu cuite, elle n'a fait que passer devant le feu; mais je me suis souvenue que vous aimiez à manger les côtelettes vivantes.

— Parfait, dit Lazare en découpant la viande, qui laissa jaillir un jet de sang sous le couteau.

— Comment pouvez-vous manger ça sans que le cœur vous lève? dit la vieille en faisant un geste de répugnance. Défunt mon pauvre Caporal, qui n'était pourtant pas une bête difficile, n'en aurait jamais voulu.

— Mère Madelon, c'est délicieux, fit l'artiste.

— J'aime mieux le croire que d'y aller voir, répondit la bonne femme. Et se retournant vers Adeline: Viens avec moi, ma fille, lui dit-elle, j'ai besoin de toi là-haut pour préparer le café de M. Lazare. Je ne saurais jamais me servir de cette mécanique que nous avons achetée ce matin à Moret.

Adeline et la vieille Madelon disparurent ensemble par l'escalier qui conduisait à la cuisine.

La maison du bonhomme Protat devant être le centre principal où se passeront les scènes de cette histoire et les principaux personnages appelés à y jouer un rôle s'y trouvant réunis, nous en profiterons pour donner dès à présent la connaissance de certains détails qui compléteront le portrait et le caractère de chacun d'eux, en même temps qu'ils serviront de prologue natu-

rel au drame domestique dont l'intérieur du sabotier doit être le théâtre.

## II.

## LA MÈRE MADELON.

La mère Madelon était une pauvre veuve de soixante ans passés. Elle avait le dos voûté comme presque tous les gens qui ont pendant un demi-siècle creusé le sillon qui les a nourris, eux et les leurs. Malgré son âge avancé, elle avait conservé cette vivacité trotte-menne qu'on remarque chez certains vieillards, et qui est plus commune chez les hommes que chez les femmes. Sa figure, qui avait dû être belle dans sa jeunesse, était creusée de rides profondes qui semblaient avoir été des ornières à larmes, et la peau basanée qui la recouvrait avait la couleur brune d'une panicule de roseau. Au milieu de cette physionomie dévastée par le temps et par les chagrins d'une vie rudement éprouvée, ses yeux, brillants comme des trous lumineux, prenaient quelquefois une expression qui donnait à son visage un caractère hautain et presque dédaigneux. Chez les êtres les plus vulgaires par le fait ou l'apparence, l'accumulation d'un grand nombre de maux endurés avec résignation et courage provoque passagèrement, quand le souvenir leur revient, les accès de fierté soudaine qu'éprouve toute créature en se retrouvant encore solitaire, mais debout, au milieu des ruines que la fatalité a faites autour d'elle.

En effet, la mère Madelon n'avait pas été toujours ce qu'elle était alors. La vieille veuve avait tenu son rang dans le pays, où elle passait pour une des plus riches propriétaires; mais après dix ans de prospérité et d'une union heureuse, son mari, qui possédait l'une des belles fermes que l'on voit encore sur les bords du Loing, en arrivant à Grez, s'était laissé entraîner par une bande de mauvais sujets qu'il avait connus en allant à Nemours pour ses affaires. Après quelques années, cette vie dissipée amena sa ruine complète. Toutes les pièces de terre furent vendues ou dévorées par des emprunts usuraires, et bientôt il ne resta plus dans ses étables une seule tête de bétail qui ne fût menacée par tous les huissiers de Nemours ou de Fontainebleau. Acculé par ses fautes volontaires au fond d'une impasse terrible, le fermier rêva un crime pour en sortir. Les bâtiments de sa ferme et les nombreuses dépendances que l'obstination de sa

femme avait su maintenir libres de toute hypothèque étaient assurés pour une somme quatre fois plus élevée que leur valeur réelle. Le fermier pensa qu'un incendie le sauverait de la ruine; il mit le feu à sa grange le jour de la fête de Grez, pendant qu'on tirait des pièces d'artifice à quelque distance de sa ferme. Il espérait à tort que le désastre serait attribué à quelque fusée égarée: son crime avait eu des témoins. Un garçon et une fille de ferme, dont sa présence dans la grange avait dérangé le galant tête-à-tête, l'avaient aperçu sans qu'il s'en doutât. Ils appelèrent au secours, mais trop tard; la ferme brûla jusqu'au dernier brin de chaume, le fermier fut arrêté, jeté en prison où il mourut fou la veille de son jugement.

Restée seule devant un tas de cendres, la pauvre veuve remercia encore le ciel, qui, en la laissant inféconde, lui épargnait du moins la douleur de trainer à sa suite, sur les chemins du hasard, un pauvre enfant à qui elle n'aurait pu donner qu'un nom entaché par l'infamie du crime paternel. Elle quitta alors le village de Grez, où son infortune n'éveillait qu'une pitié indifférente, à laquelle se mêlaient encore les malveillantes consolations suggérées par l'instinct de farouche égoïsme qui pousse l'homme à se réjouir des maux de son semblable. Comment elle avait vécu depuis trente ans que ces événements l'avaient frappée, c'était le secret de cette industrieuse nécessité qui fait pain de tout labeur, espèce de génie de la misère que Dieu révèle à ceux qu'il y condamne. C'était seulement depuis une douzaine d'années que la mère Madelon était venue se fixer à Montigny. Elle habitait à l'extrémité du village, et sur la lisière d'un bois qu'on appelle les *Trembleaux*, une méchante masure grossièrement édiflée avec des fragments de grès emprunté aux carrières des environs, et dont la toiture était un mélange de chaume, de genêts et de hautes bruyères. Au moment où la mère Madelon était arrivée à Montigny, la vachère qui menait paître au communal les vaches du pays venait de mourir. La vieille veuve avait demandé et obtenu sa survivance. Comme elle n'avait point d'asile, les gens du village s'étaient réunis pour lui bâtir à frais communs cette habitation d'une apparence toute primitive dont nous avons parlé. Au reste, les habitants de Montigny n'avaient guère eu à déboursier que la main d'œuvre, puisque les éléments de la construction avaient été fournis par la forêt même, et ce fut sur les faibles gages de sa